Grandson : [suite]

Autor(en): **Wulliémoz, C.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 49

PDF erstellt am: **08.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-180546

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 4 Décembre 1869.

L'administration du *Conteur vaudois* a reçu très souvent des demandes d'insertion d'annonces dans les colonnes de ce journal. Nous avons généralement refusé de telles demandes, et quand nous les avons accueillies (nos abonnés savent que ce n'est que fort rarement), nous ne l'avons fait qu'avec répugnance, ne voulant pas offrir à nos lecteurs une quatrième page d'annonces en lieu et place des articles qu'ils s'attendent à y trouver.

Aujourd'hui, nous croyons devoir satisfaire aux demandes formulées de divers côtés, et cela sans enlever à nos lecteurs une seule ligne du journal. A cet effet, nous joindrons chaque semaine au *Conteur* une *Feuille d'annonces*, simple ou double, suivant les besoins. Cette feuille ne sera pas détachée, mais fera corps avec le journal, de manière à rester en lecture pendant une semaine entière. L'abonné qui collectionne le *Conteur* pourra détacher cette feuille et ne conserver que le journal proprement dit.

Les conditions d'abonnement au journal n'étant pas changées, nous espérons que la sympathie avec laquelle il a toujours été accueilli, nous permettra de supporter l'augmentation de dépenses que nous nous imposons aujourd'hui, et que nos abonnés voudront bien alimenter cette nouvelle publication.

Nous ajoutons que la *Feuille d'annonces* renfermera fréquemment divers renseignements de nature à intéresser le lecteur : adresses des administrations cantonales et communales, horaires, jours d'ouvertures des musées, etc. Nous voulons promettre peu aujourd'hui dans l'espoir de tenir davantage.

Pour les conditions, voir la *Feuille d'annonces*.

La Rédaction.

Grandson.

III

L'armée du duc, évaluée par Jean de Müller à 60,000 hommes, ne comptait en définitive qu'environ 30,000 combattants, chiffre que le duc ne dépassa ni avant ni après, ni devant Neuss, ni à Morat. Sa force régulière consistait dans ses douze cents hommes d'armes à cheval suivis chacun d'un page et d'un coutilier, dans ses 4000 arquebusiers les trois quarts à cheval, deux mille piqueniers exercés à mettre le genou en terre, la pique en arrêt pour laisser passer sur leurs têtes le feu des tirailleurs postés derrière eux, les compagnies d'ordonnance composées d'Anglais, de Picards, de Flamands et de Gueldriens, les gentilshommes de la chambre et des quatre états et des 40 chambellans.

Les hommes d'armes et les ordonnances portaient cuirasse complète, une forte lance, une épée courte et large, une massue, un casque brillant, et leurs gros chevaux étaient bardés de fer. Douze cents hommes desservaient la grosse artillerie et les couleuvrines (cranequiniers et couleuvreniers). Ils étaient suivis d'un parc calculé pour 3 à 400 pièces et d'innombrables chariots pleins de vivres, de munitions et de trésors de toute espèce.

C'était là son armée ordinaire composée de Bourguignons, de Belges et d'Anglais, formée par lui depuis plusieurs années, habituée à tout payer comptant, à ne jamais jurer, à ne jamais jouer aux dés, rompue à tous les exercices du corps et à toutes les manœuvres des anciens et des modernes. Outre ces troupes d'élite le duc avait encore à sa solde des milliers de condottieri italiens dans lesquels il avait une confiance exagérée et dont il se réservait en général le commandement spécial. Ces bandes, qui avaient alors pour chefs les deux frères de Legnano et Troïlo, illustres capitaines, étaient composées de soldats de fortune des quatre coins de l'Italie. On les appelait généralement les Lombards. Ménagers de leur vie sur le champ de bataille, passant indifféremment d'un camp à l'autre pour de l'argent, sans religion, sans honneur, ces soldats de parade furent la première cause de la perte du duc. A Grandson ils lâchèrent le pied les premiers sans avoir aperçu les Suisses ; à Morat, ils se laissèrent jeter au lac, et à Nancy ils passèrent à l'ennemi.

Amollie par les arts et l'industrie, l'Italie ne se battait plus. La bataille la plus sanglante que les Italiens se livrèrent au 15e siècle coûta la vie à mille hommes seulement et l'on cite un combat où trois hommes seulement succombèrent..... étouffés sous leurs cuirasses. Les Piccinino et les Sforzza avaient dû leur brillante fortune à cet amollissement général, les Suisses allaient bientôt les suivre dans les plaines du Milanais et tenter de fonder à leur tour leur cuisine sur leur épée. L'artillerie était aussi nombreuse que mal servie. Les siéges de Neuss et de Grandson avaient prouvé l'incapacité des pointeurs bourguignons qui plus tard, depuis leur batterie de Corcelles, ne surent atteindre que dix Suis-

ses au débouché des bois, ce qui démontre irrécusablement l'ignorance de ces gens-là. En résumé, la brillante armée de Charles était plus imposante en apparence qu'en réalité, sauf les gens d'armes et ses ordonnances qui se battirent partout vaillamment, mais dont l'armement même était beaucoup trop lourd pour un pays aussi accidenté. Ce grand spectacle de la plus noble chevalerie du 15e siècle assemblée et de ces condottieri de tout pays ne renfermait aucune des conditions d'homogénéité, d'ensemble et de rapidité qui faisaient la force des Confédérés et qui leur assurèrent une triple victoire. L'organisation trop compliquée de l'armée par lances, unité tactique de 7 à 8 hommes selon les uns et de 10 selon les autres, devait en outre être bien difficile à manier, vu la trop grande diversité des armes. Les chevaliers avaient la place d'honneur, le petit peuple se plaçait prudemment derrière comme au temps des combats homériques et les chevaliers se battaient seuls. Quant aux Vaudois et Savoyards dont nous n'avons pas encore parlé ils gardaient le Pays-de-Vaud avec Jaques de Romont qui, par une assez curieuse bizarrerie du sort, bien qu'étant le plus directement intéressé aux succès du duc, n'assista à aucune des grandes batailles où il joua sa couronne et sa vie. Absent déjà à Héricourt, il le fut encore à Grandson et à Morat; il s'occupait à bombarder la ville du côté d'Anet, tandis que les deux premiers corps étaient exterminés par les Confédérés.

Du côté de ceux-ci tout était différent. Non-seulement c'étaient des républicains défendant leur terre natale et leur indépendance, commandés par leurs bourgmestres et leurs avoyers, unis entre eux par les liens les plus étroits, pratiquant depuis de longues années la fameuse devise : *Tous pour un, un pour tous*, et habitués à ne jamais reculer; mais c'étaient des hommes d'une force, d'une taille et d'une agilité peu communes, armés de piques de 18 pieds, d'arquebuses, de massues et de haches énormes, accoutumés à recevoir la cavalerie en carré, leurs bannières au milieu, comme une nation, comme des murs, exaltés par les guerres de l'indépendance et récemment par les victoires d'Héricourt et de la Planta, sans parler du pillage facile de la Franche-Comté et du Pays-de-Vaud.

Là tout est spontané, tout est fort, un bataillon s'élance à l'ennemi, l'armée le suit. Les chefs sont de vieux guerriers depuis longtemps faits au feu comme les avoyers Scharnachthal et Pétermann, de Wabern, des tacticiens consommés comme les de Hallwyll élève de Mathias Corvin, de graves capitaines comme Jean Walmann, officier sévère qui comme plus tard Cromwell se servait de la religion pour discipliner ses soldats, ou d'intrépides enfants perdus comme Schwarzmaurer et de Mullinen. La Suisse orientale était devenue un vaste camp retranché tellement fourmillant de soldats que peu d'années après 65,000 Suisses servaient à l'étranger et que Louis XIV à son avènement en trouva pour sa part 20,000 sous ses drapeaux. Dans cette armée, l'infanterie était l'essentiel, la cavalerie autrichienne du chevalier d'Eptingen arriva trop tard pour pouvoir donner ainsi que les 400 cavaliers de Strasbourg. L'artillerie assez peu nombreuse et les arquebusiers étaient habilement disposés dans les angles des carrés et firent beaucoup de mal à l'ennemi par la justesse et la précision de leur tir. Tels étaient les 20,000 guerriers qui couvraient la Confédération et dont la moitié seulement, au dire des chroniqueurs bourguignons eux-mêmes, suffirent pour terrifier l'armée du duc. Louis XI était alors à Lyon avec 2000 lances et attendait avec impatience des nouvelles de ses compères qu'il avait eu l'occasion d'apprécier en personne sur le champ de bataille de St-Jaques le 26 août 1444. *(A suivre.)*

Les anges.

Qu'est-ce qu'un ange ? Voilà certes un problème qui n'est pas facile à résoudre. Milton, l'immortel Milton, dont la puissante imagination a créé le paradis perdu, n'a fait qu'effleurer le sujet, craignant sans doute qu'il ne fût au-dessus de son vaste génie.

Le roi des poètes lyriques modernes, Lamartine, a dit en parlant des anges :

> Tout mortel a le sien : Cet ange protecteur,
> Cet invisible ami, veille autour de son cœur,
> L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe.

Le poète, dont l'imagination plane dans les sphères éthérées, peut avoir besoin de ces tableaux mystiques pour rappeler les liens qui unissent l'homme à son créateur, mais ce serait fausser son talent, nier son savoir et son bon sens que d'accorder à ces figures la valeur d'une conviction personnelle.

Qu'entre Dieu et nous, il y ait des êtres supérieurs, d'essence spirituelle, qui réalisent toutes les perfections idéales du bien et du beau, la raison humaine l'admet sans effort.

Mais qu'on assigne à ces êtres une forme précise, qu'on détermine leur organisation et leurs fonctions particulières, qu'on érige ces théories en dogmes, voilà ce que notre intelligence repousse.

Vouloir limiter l'infini, c'est tenter l'impossible.

Un docteur fantaisiste allemand, qui a fait un traité d'anatomie comparée des anges, leur attribue une forme sphérique et croit qu'ils communiquent entr'eux par la lumière et les couleurs qui en sont la conséquence. Ses déductions sont si hasardées et si peu claires qu'elles n'ont probablement convaincu personne.

Quant à l'organisation et les fonctions particulières des anges, voici quelques fragments d'un sermon que j'ai entendu dernièrement dans une église catholique.

Je veux laisser la parole à M. le curé :

« Il y a trois grandes *hiérarchies* d'anges.

» La première comprend : les *séraphins* et les » *chérubins*.

» La seconde compte les *grands esprits* et les » *puissances suprêmes*.

» Enfin la troisième, qui est la plus nombreuse, » est formée par les *archanges* et les *anges*.

» Ces trois grandes hiérarchies se partagent l'*em*- » *pyrée*. Le nombre des anges est incalculable. Les